

Tu es là ?

C'est elle qui a choisi le lieu, le jour et l'heure. C'était loin de chez lui, mais Léon a dit oui.

Il a pris deux bus et le voilà qui l'attend depuis vingt minutes, assis sur un banc.

Il trépigne un peu. Il a une dissertation à rendre et il est à la bourre. Plutôt bon élève, il doit la rendre lundi matin sans faute.

La soirée s'étire, à force d'attendre, arrive l'heure « entre chiens et loups » qu'il n'aime pas.

Quand Léon a passé le portillon du parc, quelques gamins couraient partout, surveillés par des parents pas toujours patients, un couple se bécotait sous un arbre, des chiens tiraient sur leurs laisses et tentaient de renifler ou de lever la patte sur chaque pied de chaise et de banc, au grand dam de leurs maîtres. Peu à peu la nuit a remplacé l'heure bleue et chacun est retourné vers ses pénates.

Le voilà seul avec l'humidité qui lui plombe les épaules. Il ne veut pas l'appeler, il ne veut pas lui montrer son impatience.

C'est la première fois qu'une fille lui fait un tel effet. Ils ont le même âge. Il la trouve adorable. Son impertinence l'étonne, sa spontanéité l'a séduit. Il aime ses éclats de rire et la moue boudeuse qu'elle affiche pour un rien.

L'annonce d'un message sur son téléphone rompt le silence et la pénombre. Léon l'attrape. Le texte est bref, laconique, catégorique, définitif. Elle ne viendra pas, ne veut pas le revoir et ne veut pas qu'il la rappelle. La rupture est brutale. L'uppercut lui broie le cœur.

Il se recroqueville et se cramponne au banc pour calmer les tremblements qui l'assaillent. Il a mal. Sourd en lui une douleur qu'il évacue d'un cri rageur qui lui coupe le souffle et le laisse désarmé. Non il ne pleurera pas.

Il fait nuit noire maintenant, il ne veut pas rentrer. Lui parviennent les vrombissements des véhicules qui passent sur la route plus loin. Seuls les faisceaux de leurs phares animent les ombres des environs déserts.

Léon veut qu'on lui fiche la paix. Son portable, qu'il vient d'envoyer valser violemment contre un tronc d'arbre, n'est pas près de le contredire. Pas malin comme attitude, mais il est trop tard pour regretter. Il se lève et file vers la route où il se met à marcher sur le bas-côté, le pouce en l'air. Quelques voitures le dépassent jusqu'à ce qu'un conducteur au volant d'une camionnette s'avise de sa présence, freine, recule et s'arrête à son niveau.

- Où veux-tu être déposé ?

- Brignogan Plage si possible.

- Très bien, ça m'oblige à faire un détour, mais ça me va, dit-il en ajoutant, magnanime, que personne ne l'attend.

Une fois assis, Léon évite les regards interrogateurs du chauffeur et élude ses questions en fixant la route. Devant son mutisme, l'homme affable lui raconte un peu sa vie. Il a réservé une chambre dans un hôtel bas de gamme à Brest pour être sur place au marché demain matin très tôt. Les fêtes approchent, les temps sont durs et il faut appâter le chaland avec de la belle

marchandise. Son visage en partie dissimulé par une casquette à longue visière laisse voir une bonhomie rassurante. Ses paroles distraient Léon de sa déconvenue et de son désarroi. Devant le silence de l'adolescent, le conducteur résigné allume l'autoradio. bercé par la musique et le ronronnement du moteur, Léon somnole, la tête contre la vitre.

Un « hé ! jeune homme, on est arrivé » le fait sursauter.

Après l'avoir remercié, Léon s'éloigne, vite avant que le chauffeur s'étonne de laisser un mineur sur un trottoir mal éclairé, dans ce bourg déserté à cette période de l'année, hors saison, à cette heure tardive.

Quelques centaines de mètres le séparent de la grande plage cernée de chaque côté par d'énormes blocs de granit frappés par le ressac, c'est marée montante. Il s'avance, dépasse le talus herbeux et descend vers le sable où il pose son sac à dos et retire ses chaussures. Sentir sous ses pieds nus le sable froid et humide le ragaillardit.

Léon devine l'océan à quelques mètres de lui. L'écume éclairée par un ciel étoilé et une lune généreuse n'en finit pas d'aller et venir, de mugir et mourir.

Il s'approche encore. Les embruns volent haut, salent ses lèvres. Il pressent à son grondement que la prochaine vague sera de taille. Elle sera puissante, mais tétanisé par sa peine et le goût amer de ce rendez-vous manqué, Léon ne bouge pas.

Qu'est-ce qu'il fait-là, face à l'océan qui va lui en balancer une s'il ne fiche pas le camp ?

Cette fille l'a plaqué comme un malpropre qu'il n'est pas.

Il se raidit, se crispe. Il est prêt à recevoir la raclée salée qui va le secouer.

Dans l'instant la vague le trempe de la tête aux pieds, le bouscule, avant de le jeter dans le sable et l'écume mêlés. Elle se retire, longue et bruyante, et le laisse minable, étendu sur la plage.

Il ne sait pas combien de temps dure la scène, combien de fois les vagues le bousculent, le ballottent, mais après avoir bu la tasse, secoué de sanglots irrépressibles et de tremblements violents, tout à coup il pense à elle. À celle qui est toujours présente, et qui ne sait, ni ce qu'il fait, ni où il est à cette heure de la nuit.

Animé d'une énergie subite, Léon se redresse et se lève. Il évite une autre vague agressive, il attrape son sac à dos dégoulinant et réussit à récupérer ses chaussures que les vagues ont envoyées valser plus loin. Il se met à ricaner, à se moquer de lui-même, en imaginant le tableau minable et risible qu'il donne à voir.

La raclée salée lui a remis l'esprit à l'endroit. Il n'allait pas se noyer pour une fille comme ça. Une de perdue, dix de retrouvées ! se dit-il bravache pour s'encourager.

Il faut qu'il fiche le camp d'ici. Léon essore ses vêtements autant que faire se peut et se dirige vers l'arrêt de bus, où il va se réfugier et attendre le premier bus qui le ramènera près de chez lui. Il connaît les trajets et les horaires des transports en commun du coin. Il a quelques heures à attendre dans le froid et la nuit, mais il va utiliser ce temps à définitivement se remettre les idées en place. Ça va le faire.

Au petit matin quand le véhicule presque vide s'arrête à sa hauteur, le chauffeur fait une drôle de mine en découvrant sa dégaine. Il accepte son billet de cinq euros mouillé sans ciller et ajoute : « C'est chauffé ici, mon garçon ! »

Léon choisit un siège tout près d'une arrivée d'air chaud. À l'est, le paysage s'éclaire. Il repense à cette soirée et à la nuit qui a suivi. Quelle galère ! Tout ça pour une fille qui tout compte fait n'en vaut pas la peine.

Il grelotte. Il rêve d'une douche chaude, de draps propres et réalise que son estomac crie famine. Va falloir patienter. Pas grave, il sait où il va. Elle, à l'heure qu'il est, doit être morte d'inquiétude.

A-t-elle réussi à dormir alors qu'il n'est pas rentré ? À quelle heure prend-elle son service aujourd'hui ? Vont-ils se voir avant qu'elle parte bosser ? Ça les rassurerait tous les deux.

Arrivé à destination, Léon saute du bus et marche d'un bon pas dans ses vêtements encore humides qui le grattent. L'heure tourne, il faut qu'il se grouille, il se met à courir comme un dératé. Il croise des matinaux qui partent au boulot, des chiens qui tirent leurs maîtres encore endormis, quelques courageux à vélo, il traverse des carrefours et des rues où les véhicules passent trop vite. Quelques boutiques s'animent. L'horloge de l'église indique six heures cinquante.

Ça y est, enfin il aperçoit le bâtiment.

Avec un peu de chance l'ascenseur sera libre.

Il tire la porte d'entrée, découvre l'ascenseur occupé. Il fulmine et s'engouffre dans la cage d'escalier. Cinq étages. Il grimpe les marches quatre à quatre en songeant à cette phrase qu'elle lui a répétée si souvent.

« Écoute-moi bien fiston. Quoi que tu fasses, quoi qu'il t'arrive, je te promets d'être toujours là pour toi et de toujours laisser la porte ouverte. »

Il y est. Léon s'arrête sur le palier à bout de souffle, le cœur près d'exploser. Il saisit la poignée qui s'abaisse sans résistance, il pénètre dans l'appartement et ferme la porte sur lui.

- Maman, tu es là ?

Marie-France FOURNIÉ